

Paul Scarron

# Le Châtiment de l'avarice

Éditions Sillage

MMVI

Ce livre électronique est distribué  
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>  
<http://editions.sillage.free.fr/livreelectronique.html>

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage  
90, rue Cambronne  
75015 Paris

<http://www.editions-sillage.com>

*Le Châtiment de l'avarice* est extrait du recueil des *Nouvelles tragi-comiques* publiées par Scarron en 1655-1656. Ce texte est l'adaptation d'*El Castigo de la miseria*, de María de Zayas (in *Novelas amorosas y ejemplares*, 1637).

Il n'y a pas longtemps qu'un jeune garçon aussi ambitieux que pauvre, et se piquant encore plus d'être cru Gentilhomme que d'être estimé animal raisonnable, sortit des montagnes de Navarre et vint avec son père chercher dans Madrid ce qui ne se rencontrait pas dans son pays, je veux dire des bienfaits de Fortune, qui se trouvent à la Cour plutôt qu'ailleurs et qui ne s'y acquièrent guère qu'en demandant et se faisant souvent refuser. Il eut le crédit, je ne sais pas comment, d'être reçu Page chez un Prince – condition qui en Espagne n'est pas si heureuse que celle de laquais en France, et qui n'y est guère plus honorable. Il prit les livrées à douze ans et, dès ce temps-là, fut le Page du monde le plus ménager et le moins fripon. Il n'avait pour tout bien que ses hautes espérances et un pauvre lit dressé dans un petit galetas qu'il avait loué dans le quartier de son

maître, et là, il se retirait la nuit avec son père, riche d'années, puisqu'il en vivait et que, faisant par là pitié à tout le monde, il en recevait des charités.

Ce vieux père mourut, et son fils s'en réjouit, se croyant déjà enrichi de ce que son père ne dépenserait point. Dès lors il s'imposa lui-même une frugalité si grande, et une règle de vie si étroite et si austère, qu'il ne dépensait presque rien du peu d'argent qu'on lui donnait chaque jour pour vivre. Il est vrai que c'était aux dépens de son estomac et de tous ceux de sa connaissance. Dom Marcos, c'était son nom, était d'une taille plus petite que moyenne et, faute de nourriture, se fit bientôt le plus mince et le plus sec homme du monde. Quand il servait son maître à table, il ne desservait jamais assiette chargée de viande qu'il ne fît part de quelque chose à sa pochette et, parce que les viandes liquides y faisaient un mauvais effet, il fit argent de la cire d'un grand nombre de bouts de flambeaux qu'il avait amassés avec grand soin, et en acheta des pochettes de fer

blanc, dont il fit depuis des merveilles pour l'avancement de sa fortune. Les avarés sont d'ordinaire vigilants et soigneux, et ces deux bonnes qualités, jointes à la furieuse passion que Dom Marcos avait de devenir riche, le rendirent si agréable à son maître, qu'il ne se pouvait résoudre à se défaire d'un si bon Page. Il lui fit donc porter les couleurs jusqu'à l'âge de trente ans. Mais enfin ce Doyen de tous les Pages du monde étant trop souvent obligé de se faire raser, son maître le métamorphosa de Page en Gentilhomme, et ainsi fit en lui ce que le Ciel n'avait pas voulu faire.

Voilà donc ses appointements augmentés par jour de quelques réals ; mais au lieu d'en augmenter sa dépense, il resserra sa bourse tant plus son nouvel emploi l'obligea à l'élargir. Il avait bien ouï dire que quelques-uns de sa profession, faute de valet, se servaient le matin de vendeurs d'eau-de-vie pour faire leurs chambres, qu'ils y attiraient sous prétexte d'en vouloir boire, et quelquefois, en hiver, se faisaient déshabiller par les oublieurs ; mais

comme cela ne se pouvait faire sans quelque sorte de violence et que notre Marcos n'était injuste qu'à soi-même, il aimait mieux se passer de valet. Jamais bout de chandelle ne s'allumait dans sa chambre s'il ne l'avait volé et, pour le bien ménager, il commençait à se déshabiller dans la rue dès le lieu où il avait pris de la lumière, et en entrant dans sa chambre il l'éteignait et se mettait au lit. Mais trouvant encore qu'on se couchait à moins de frais, son esprit inventif lui fit faire un trou dans la muraille qui séparait sa chambre de celle d'un voisin, qui n'avait pas plutôt allumé sa chandelle que Marcos ouvrait le trou et recevait par là assez de lumière pour ce qu'il avait à faire. Ne se pouvant dispenser de porter une épée postiche à cause de sa noblesse qui l'était aussi, il la portait un jour à droite et l'autre à gauche, afin qu'elle usât ses chausses en symétrie et que le dommage en fût moindre, étant également partagé.

Dès la pointe du jour, il se tenait sur sa porte et demandait de grâce une fois à boire à tous les porteurs d'eau qu'il voyait, et ainsi se

fournissait d'eau pour plusieurs jours. Il entra souvent dans une petite salle du commun à l'heure que les autres domestiques de son maître y prenaient leurs repas, et là louait ce qu'ils mangeaient pour avoir droit d'y tâter. Il n'acheta jamais de vin et en buvait tous les jours, ou tâtant de celui des crieurs publics, ou arrêtant dans les rues ceux qui venaient d'en prendre au cabaret, à qui il en demandait par essai pour en aller acheter de semblable. Venant à Madrid sur une mule, il trompa si bien les yeux de ses hôtes qu'il ne la nourrit que des paillasses des lits où il coucha et, s'étant lassé dès le premier jour de payer la nourriture du premier valet qu'il eut jamais, il feignit de ne pouvoir boire du vin de l'hôte et envoya son valet en chercher d'autre à une grande lieue de l'hôtellerie où il avait mis pied à terre. Le valet y alla sur la bonne foi de son maître, qui cependant avait gagné le devant, et ainsi le pauvre garçon fut réduit à demander l'aumône jusqu'à Madrid. Enfin Dom Marcos fut le portrait vivant de l'avarice et de la lésine,



et fut si bien reconnu pour l'homme d'Espagne le plus avare que, dans Madrid, on n'appelait plus un avaricieux que Dom Marcos.

Son maître et tous ses amis en faisaient mille bons contes, et même lui, parce qu'il entendait parfaitement la raillerie. Il disait qu'une femme ne pouvait être belle si elle aimait à prendre, ni laide si elle donnait, et qu'un homme prudent ne devait jamais se coucher qu'il n'eût profité de quelque chose. Sa belle théorie, secondée d'une pratique fort exacte, lui avait acquis à l'âge de quarante ans plus de dix mille écus en argent, somme immense pour un Écuyer de Grand Seigneur, et encore espagnols. Mais que ne gagne-t-on point à la longue, quand on dérobe tout ce qu'on peut à soi-même comme aux autres ? Dom Marcos ayant la réputation d'être riche sans être débauché ni joueur, fut bientôt demandé en mariage par plusieurs femmes intéressées, dont le nombre n'est jamais petit.

Entre celles qui lui offrirent leur liberté, il se trouva une Isidore, femme qui passait pour

veuve, quoique véritablement elle n'eût jamais été mariée, et qui paraissait plus jeune qu'elle n'était par les déguisements qu'elle savait donner à son visage et par l'art de s'ajuster, qu'elle savait parfaitement. On jugeait de son bien par sa dépense, qui n'était pas petite pour une femme de sa condition, et le monde qui est souvent téméraire et menteur, lui donnait pour le moins trois mille livres de rente et pour dix mille écus de meubles. Celui qui proposa à Dom Marcos son mariage avec Isidore était un insigne fripon, courtier de toutes sortes de marchandises et marchand en gros de femmes faciles. Il parla si avantageusement d'Isidore à Dom Marcos qu'il lui fit avoir envie de la connaître – curiosité qu'il n'avait jamais eue pour personne – et il lui persuada si bien qu'elle était riche et veuve d'un cavalier des meilleures maisons d'Andalousie, que dès lors il se tint quasi pour marié.

Le jour même, cet entremetteur, qui s'appelait Gamara, vint prendre Dom Marcos pour le mener chez Isidore. L'avare Navarrois fut

ravi de la propriété et de la magnificence d'une maison où le fit entrer Gamara, et le fut encore plus quand son conducteur lui assura que c'était celle d'Isidore. Il y voyait des meubles, des alcôves, des estrades et une profusion de bonnes senteurs qui étaient plus d'une dame de la plus grande qualité que de la femme future d'un simple Écuyer de Grand Seigneur et, pour elle, il la crut pour le moins une Déesse. Dom Marcos la trouva qui travaillait à des ouvrages, entre une demoiselle et une femme de chambre, l'une et l'autre si braves et si belles que, quelque aversion qu'il eût pour la dépense et pour le grand nombre de domestiques, il se fût marié avec Isidore par la seule ambition de commander à des servantes de si bonne mine. Ce que lui dit Isidore fut si bien dit que non seulement il plut à Dom Marcos, mais il l'enchantait, et ce qui acheva de lui gagner le cœur fut une collation aussi délicate que bien servie, où le beau linge et la vaisselle d'argent répondirent aux beaux meubles de la dame qui la donnait.

À cette collation se trouva un jeune garçon bien vêtu et bien fait, qu'Isidore disait être son neveu, qui avait nom Augustin, et que sa bonne tante appelait Augustinet, quoiqu'il eût plus de vingt ans. Isidore et Augustinet régalerent Dom Marcos à l'envi l'un de l'autre et le servirent pendant le repas de tout ce qu'il y avait de meilleur dans la collation ; et cependant que notre Écuyer donnait à son estomac mal nourri et fort affamé des provisions pour plus de huit jours, ses oreilles furent charmées par la belle voix de la demoiselle Marcelle qui, au son d'un clavecin, chanta des airs fort passionnés. Dom Marcos mangea comme un diable aux dépens d'autrui et la collation finit avec le jour, à la clarté duquel on fit succéder celle de quatre grosses bougies en des chandeliers d'argent bien pesants et bien travaillés que Dom Marcos, dès lors, fit dessein de réformer en une seule lampe, quand il serait le mari d'Isidore. Augustinet prit une guitare et joua plusieurs sarabandes et chansons, que la soubrette Marcelle et la femme de chambre Inez dansèrent

admirablement bien, accordant leurs castagnettes au son de la guitare. Le discret Gamara dit tout bas à Dom Marcos qu'Isidore se couchait de bonne heure. Le civil Gentilhomme ne se le fit pas dire deux fois et, faisant à Isidore plus de compliments et de protestations d'amitié et de service qu'il n'en avait jamais fait à personne, lui donna le bonsoir, et au petit Augustinet aussi, leur laissant la liberté de dire de lui ce qu'ils en pensaient.

Dom Marcos, amoureux d'Isidore et encore plus de son argent, avoua à Gamara, qui l'accompagna chez lui, que la belle veuve lui donnait dans la vue et que de bon cœur il aurait donné un doigt de sa main pour être déjà marié avec elle, parce qu'il n'avait jamais trouvé femme qui fût plus son fait que celle-là, quoiqu'à la vérité il prétendît qu'après leur mariage, elle ne vivrait pas avec tant d'ostentation et de luxe. « Elle vit plutôt en Princesse qu'en femme d'un particulier, disait le prudent Dom Marcos au dissimulé Gamara, et elle ne considère pas, ajoutait-il, que les meubles qu'elle a mis en

argent et cet argent joint à celui que j'ai, nous peuvent faire une bonne rente, que nous pourrions mettre en réserve et, par l'industrie que Dieu m'a donnée, en faire un fonds considérable pour les enfants que Dieu nous donnera. Et si notre mariage est sans lignée, puisqu'Isidore a un neveu, nous lui assurerons le bien que nous aurons amassé, pourvu que je le reconnaisse garçon réglé et de bonne vie. »

Dom Marcos entretenait Gamara de ces discours ou de semblables, quand il se trouva devant sa porte. Gamara prit congé de lui, après lui avoir donné parole que dès le lendemain il conclurait son mariage avec Isidore, à cause, lui dit-il, que les affaires de cette nature-là se rompaient autant par retardement que par la mort de l'une des parties. Dom Marcos embrassa son cher entremetteur, qui alla rendre compte à Isidore de l'état auquel il venait de laisser son amant ; et cependant notre amoureux Écuyer tira de sa poche un bout de bougie, le piqua au bout de son épée et, l'ayant allumé à une lampe qui brûlait devant le crucifix

public d'une place voisine, non sans faire une manière d'oraison jaculatoire pour la réussite de son mariage, il ouvrit avec un passe-partout la porte de la maison où il couchait et s'alla mettre dans son méchant lit, plutôt pour songer à son amour que pour dormir.

Gamara le vint voir le matin et lui vint donner l'agréable nouvelle de son mariage avec Isidore, qui remettait le jour des noces à la volonté de Dom Marcos. Notre amoureux dit à Gamara que, quand il se marierait le jour même, il ne le serait pas encore aussi tôt qu'il le souhaitait. Gamara lui dit qu'il ne tenait plus qu'à lui, et Dom Marcos l'embrassant, le pria de faire en sorte que l'on travaillât au contrat dès le jour même. Il donna heure à Gamara pour l'après-dîner, quand il aurait été au lever et au dîner de son maître.

L'un et l'autre se trouvèrent ponctuellement à l'assignation. Ils allèrent chez Isidore, et Dom Marcos en fut encore mieux reçu qu'il ne l'avait été. Marcelle chanta, Inez dansa, Augustinet joua de la guitare, et Isidore, la principale

actrice, donna à son futur époux un grand repas qu'elle savait bien où reprendre. Il le dévora comme un loup affamé et ne laissa pas de le censurer dans son âme. Gamara amena un Notaire, qui peut-être ne l'était pas. On dressa les articles du mariage et on les signa. On proposa à Dom Marcos de jouer à la prime pour passer le temps. « Dieu m'en garde, dit le bon Marcos. Je sers un maître qui ne me garderait pas un quart d'heure, s'il savait que je fusse joueur, et pour moi je ne connais pas les cartes. » « Que le Seigneur Dom Marcos me fait plaisir de parler ainsi, dit Isidore. Je dis tous les jours la même chose à mon neveu Augustinet ; mais les jeunes gens ne profitent guère des remontrances qu'on leur fait. Allez, méchant garçon, dit-elle à Augustinet, allez dire à Marcelle et à Inez qu'elles achèvent de manger et qu'elles viennent réjouir la compagnie avec leurs castagnettes. »

Cependant qu'Augustinet alla faire monter les servantes, Dom Marcos prit la parole en ces termes : « Si Augustinet, dit-il, veut me plaire, il



peut bien renoncer au jeu et à courir la nuit. Je suis bien aise qu'on se couche de bonne heure dans ma maison et que, la nuit, elle soit bien fermée. Ce n'est pas que je sois jaloux de mon naturel : je ne trouve rien de plus impertinent que de l'être, et même quand on a une honnête femme comme j'en vais avoir une ; mais les maisons où il se trouve quelque chose à prendre ne peuvent être trop à couvert des larrons, et pour moi je ne me consolerais jamais, si un fainéant de larron, sans autre peine que celle qu'il y a à prendre ce qu'on trouve, m'ôtait en un instant ce qu'un grand travail ne m'a donné qu'en beaucoup d'années. Et ainsi, poursuivit Dom Marcos, je lui ôterai le jeu et les courses de nuit, ou le diable s'en mêlera, et je ne serai pas Dom Marcos. » Le colérique Seigneur dit ces dernières paroles avec tant de colère qu'il coûta plusieurs douceurs à Isidore pour lui remettre l'esprit dans la tranquillité ordinaire. Elle conjura Dom Marcos de ne se fâcher pas davantage et lui assura qu'Augustinet lui donnerait toute sorte de satisfaction, parce qu'il

était le plus docile et le plus accommodant garçon qu'elle eût jamais connu. On changea de discours à la venue d'Augustinet et des danseuses, et on passa une partie de la nuit à danser et à chanter.

Dom Marcos, pour n'avoir pas la peine de s'en retourner si tard chez lui, voulut persuader à Isidore de trouver bon qu'ils vécussent déjà ensemble comme font un mari et une femme, et que du moins il couchât chez elle. Mais elle prit un visage sévère et protesta à haute voix que depuis le jour malheureux qu'elle commença d'être veuve, nul homme n'avait mis le pied dans le chaste lit qui fut à son Seigneur, ni ne l'y mettrait, que l'Église n'y eût passé, et que sa condition de veuve ne permettait pas qu'aucun homme, hormis Augustinet, couchât chez elle. Dom Marcos lui en sut bon gré, nonobstant son impatience amoureuse. Il lui donna le bonsoir, retourna à son logis accompagné de Gamara, tira de sa pochette son bout de bougie, le ficha au bout de son épée, l'alluma à la lampe du crucifix,

enfin il fit tout ce qu'il avait fait la nuit précédente, tant sa ponctualité était grande, si ce n'est qu'il ne pria point Dieu comme il avait fait, à cause peut-être que son affaire était faite et qu'il n'avait plus besoin du secours du Ciel.

Les bans furent bientôt publiés, parce qu'il y eut plusieurs fêtes de suite. Enfin ce mariage tant souhaité de part et d'autre se fit avec plus de cérémonie et de dépense qu'on n'en devait attendre de l'avarice du marié, qui, de peur de toucher à ses dix mille écus, emprunta de l'argent de ses amis. Les principaux domestiques de son maître furent des noces et ne se lassèrent point de le louer du bon choix qu'il avait fait. On fit bonne chère, quoique ce fût aux dépens de Dom Marcos qui, pour la première fois, s'était mis en frais, et par un prodige d'amour avait fait faire de fort belles hardes pour Isidore et pour lui. Les conviés se retirèrent de bonne heure, et Dom Marcos ferma lui-même les portes, mit des barres aux fenêtres, non tant pour garder sa femme que le coffre où son argent était enfermé, qu'il fit placer auprès du lit nuptial.

Les épousés se couchèrent et, cependant que Dom Marcos ne trouve pas du tout ce qu'il pensait trouver et commence déjà peut-être à se repentir de s'être marié, Marcelle et Inez murmurent ensemble de l'humeur de leur maître et blâment la hâte que leur maîtresse a eue de prendre un mari. Inez jure son grand Dieu qu'elle aimerait mieux être sœur laïe dans un couvent que d'être servante dans une maison qui se ferme à neuf heures du soir. « Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ? dit Marcelle à Inez, car vous allez et venez pour les affaires du ménage ; mais moi, qui suis une demoiselle faite à la hâte, il faudra que je mène une vie retirée avec la chaste épouse du jaloux mari et que, de toutes les sérénades que l'on donnait si souvent sous nos fenêtres, je n'en entende non plus parler que des plaisirs de l'autre monde. » « Encore ne sommes-nous pas tant à plaindre que le pauvre Augustinet, dit Inez. Il a passé sa jeunesse à servir d'Écuyer à sa tante, qui l'est comme je la suis, et à cette heure que le voilà homme fait, elle lui donne un

pédagogue qui lui reprochera cent fois le jour sa nourriture et ses vêtements, et Dieu sait s'il les a bien gagnés. » « Tu m'apprends là ce que je ne savais pas, dit Marcelle, et je ne m'étonne plus si notre maîtresse faisait tant la sévère, quand son neveu *ad honores* s'apprivoisait avec nous. Si j'avais voulu le croire, j'aurais bientôt ôté le neveu à la tante, mais elle m'a nourrie dès ma jeunesse, et encore faut-il avoir de la fidélité pour ceux dont on mange le pain. » « Pour vous dire le vrai, continua Inez, je ne hais point ce pauvre garçon, et je vous avoue qu'il m'a fait tantôt grand'pitié, quand il a été seul de si mauvaise humeur entre tant de gens qui se réjouissaient. » C'est ainsi que s'entretinrent les servantes, et qu'elles raisonnèrent sur le mariage de leur maître.

La bonne Inez s'endormit, mais Marcelle avait autre chose à faire. Aussitôt qu'elle vit sa compagne endormie, elle s'habilla et alla faire un gros paquet des hardes d'Isidore et de quelques-unes de Dom Marcos, qu'elle avait adroitement tirées hors de leur chambre,

devant que le prévoyant Seigneur en fermât la porte. Ayant fait son coup, elle s'en alla et, parce qu'elle n'avait pas dessein de revenir, elle laissa ouvertes les portes de l'appartement qu'occupait Isidore dans cette maison.

Inez s'éveilla à quelques temps de là et, ne trouvant point sa compagne auprès d'elle, elle eut envie de savoir où elle était à telle heure. Elle écouta auprès de la porte d'Augustinet, non sans quelque petit soupçon et quelque jalousie. Mais n'y ayant point ouï de bruit, elle alla la chercher partout où elle crût qu'elle pouvait être, et ne la trouva pas, mais bien les portes toutes ouvertes. Elle courut frapper à celle de la chambre des nouveaux mariés, qu'elle mit d'abord en peine du grand bruit qu'elle fit. Elle leur dit que Marcelle était sortie la nuit, qu'elle avait laissé les portes ouvertes, et qu'elle craignait qu'elle n'eût emporté quelque chose, peut-être pour ne le pas rapporter.

Dom Marcos se jeta hors du lit comme un furieux, courut à ses habits et ne les vit plus, ni

la belle robe d'Isidore ; mais il vit cette chère épouse d'une figure si différente de celle sous laquelle il en avait été charmé qu'il pensa tomber de sa hauteur. La pauvre dame s'étant éveillée en sursaut, n'avait pas pris garde que sa perruque n'était pas sur sa tête. Elle la vit par terre à côté du lit, et la voulut reprendre, mais on ne fait presque jamais rien de bien, quand on se précipite. Elle mit sa tétière le devant derrière, et son visage, qui si matin n'avait pas reçu toutes les façons journalières, parut, mal coiffé et dépeint comme il était, si horrible à Dom Marcos qu'il en eut peur comme d'un fantôme. S'il jetait les yeux sur elle, il voyait un monstre affreux, et s'il portait sa vue ailleurs, il ne voyait plus ses habits.

Isidore fort défaite aperçut dans les larges, longues et peuplées moustaches de son mari une partie de ses dents postiches qui s'y étaient prises. Elle alla pour les reprendre avec beaucoup de confusion ; mais le pauvre homme qu'elle avait tant effrayé, ne pouvant s'imaginer qu'elle lui portât les mains si près du visage

pour autre chose que pour l'étrangler ou lui arracher les yeux, se retira en arrière, et évita ses approches avec tant d'adresse que, ne le pouvant joindre, elle fut contrainte enfin de lui avouer que ses moustaches lui retenaient quelques-unes de ses dents. Dom Marcos y porta les mains et, y ayant trouvé les dents de sa femme qui avaient autrefois été celles d'un éléphant originaire d'Afrique ou des Indes Orientales, il les lui jeta avec beaucoup d'indignation. Elle les ramassa, et celles qui étaient éparses dans le lit et dans la chambre, et se sauva dans un petit cabinet avec ce rare trésor et quelques brosses qu'elle prit sur sa toilette.

Dom Marcos cependant, après avoir bien renié son Créateur, s'était mis dans une chaise, où il faisait de tristes réflexions sur la mauvaise affaire qu'il avait faite en se mariant avec une femme qui venait de lui découvrir, par les neiges de soixante hivers pour le moins, qui lui blanchissaient sa tête rare, qu'elle était plus vieille que lui de vingt ans, et ne l'était pourtant pas assez pour n'en passer pas encore une



vingtaine en sa compagnie, voire davantage. Augustinet, que la rumeur avait fait lever à la hâte, entra moitié habillé dans sa chambre et fit ce qu'il put pour apaiser le mari de sa tante par adoption ; mais le pauvre homme ne faisait que soupirer, se frapper la cuisse de la main et quelquefois aussi son visage. Il se souvint alors d'une belle chaîne d'or qu'il avait empruntée pour se parer le jour de ses noces ; mais c'est tout ce qui lui en resta que ce triste souvenir. Marcelle l'avait comprise dans la provision des hardes qu'elle s'était faite aux dépens du nouveau marié. Il la chercha d'abord avec quelque tranquillité, quoiqu'avec un soin fort exact ; mais quand après s'être lassé de la chercher par toute la chambre, il vit qu'elle était perdue, et sa peine aussi, on ne vit jamais un déplaisir égal au sien. Il fit des gémissements à mettre en peine tout son quartier.

Isidore sortit de son cabinet à ses cris douloureux, et sortit si renouvelée et si belle qu'il crut qu'on venait de lui changer sa femme encore une troisième fois. Il la regarda avec

admiration et ne lui parla point de colère. Il tira de l'un de ses coffres son habit de tous les jours, s'en habilla et, suivi d'Augustinet, alla se laisser à courir les rues après la méchante Marcelle. Ils la cherchèrent en vain jusqu'à l'heure du dîner, qui se fit des restes des noces. Dom Marcos et Isidore se querellèrent comme des gens qui ont envie de se manger, et mangèrent comme des gens qui se querellent. Isidore pourtant tâchait quelquefois de ramener Dom Marcos dans son humeur pacifique, lui parlant avec le plus d'humilité et de douceur qu'elle pouvait, et Augustinet faisait de son mieux pour radoucir les esprits aigris ; mais la perte de la chaîne d'or était à Dom Marcos plus qu'un poignard au travers du corps.

Ils étaient près de sortir de table, où ils n'avaient fait que quereller, tandis que le seul Augustinet mangeait de toute sa force, quand il entra dans la chambre deux hommes de la part du maître d'hôtel de l'Amiral de Castille, qui priaient Madame Isidore de lui renvoyer la vaisselle d'argent qu'il lui avait prêtée pour

quinze jours et qu'elle avait gardée plus d'un mois. Isidore ne sut que répondre, sinon qu'on allait la rendre. Dom Marcos protesta qu'elle était à lui et voulut faire le mauvais. Un de ces hommes demeura dans la chambre pour ne perdre point de vue ce qu'on faisait difficulté de lui rendre, et l'autre alla quérir le maître d'hôtel, qui vint et qui reprocha à Isidore son mauvais procédé, fit peu de cas de l'opposition de Marcos et de tout ce qu'il put dire, emporta la vaisselle et laissa le mari et la femme se querellant sur ce nouveau sujet de quereller.

Leur contestation ou plutôt leur querelle était sur la fin, quand un fripier, accompagné de valets et portefaix, entra dans la chambre et dit à Isidore que, puisqu'elle était mariée à un homme riche, il venait quérir les meubles qu'il lui avait loués et l'argent du louage, si elle n'aimait mieux les acheter. C'est ici où la patience échappa à Dom Marcos. Il voulut battre le fripier ; le fripier lui fit voir qu'il était homme à le lui rendre, et injuria Isidore, qui lui rendit injure pour injure ; il la battit ; elle se revancha,

et le plancher fut en peu de temps couvert des dents et des cheveux d'Isidore, du manteau, du chapeau et des gants de Dom Marcos, qui avait voulu défendre sa femme.

Tandis que les combattants ramassent par la chambre les pièces de leurs harnais, que le fripier enlève les meubles et se fait payer en fripier, et que tous ensemble font une rumeur de tous les diables, le propriétaire de la maison, qui logeait dans l'appartement d'en-haut, descendit dans celui d'Isidore et lui dit que, s'ils pensaient faire tous les jours le même bruit, ils n'avaient qu'à chercher un autre logis. « C'est vous, Monsieur l'impertinent, qui en chercherez un autre », lui dit Dom Marcos, pâle de colère comme un mort. Le propriétaire lui répondit d'un soufflet ; le souffleté chercha son épée ou son poignard : Marcelle les avait emportés ; Isidore et Augustinet se mirent au milieu et apaisèrent le maître de la maison, et non pas Dom Marcos, qui se donnait de la tête contre les murailles, appelant cent fois Isidore friponne, affronteuse et laronnesse. Isidore lui

répondit en pleurant qu'elle n'avait pu avoir trop d'adresse pour acquérir un Marcos du mérite du sien, qui devait par là juger de son bon esprit plutôt que de la battre comme il faisait, et elle ajouta que même en matière d'honneur un mari était blâmé de battre une femme. Dom Marcos, jurant doctement, protesta que son argent était son honneur et qu'il se voulait démarier. Isidore, avec beaucoup d'humilité, lui protesta qu'elle voulait demeurer mariée, jura à Dom Marcos qu'il ne pouvait rompre un mariage fait dans les formes, et lui conseilla de prendre patience.

Il fut question de trouver un autre logis. Dom Marcos et Augustinet en allèrent chercher un, et Isidore cependant eut quelque relâche et se consola avec Inez de la mauvaise humeur de son mari par ses coffres pleins d'argent qu'elle voyait dans sa chambre. Dom Marcos loua un appartement commode dans le quartier de son maître et renvoya Augustinet dîner avec sa tante, ne pouvant, disait-il, se résoudre encore à manger avec

cette trompeuse. Il revint le soir avec tout son chagrin et cruel comme un tigre. Isidore l'humanisa un peu par douceur et, le matin, eut la hardiesse de lui dire qu'il allât au nouveau logis pour y recevoir les meubles qu'Augustinet et Inez y allaient faire porter dans un chariot qu'elle avait loué. Dom Marcos s'y en alla et, tandis qu'il les y attend, l'ingrate Isidore, le fripon Augustinet et la coquette Inez chargent de tout le bien du pauvre homme une charrette bien attelée, s'y embarquent, sortent de Madrid et prennent le chemin de Barcelone.

Dom Marcos se lassa de les attendre. Il alla en son ancien logis, en trouva la porte fermée et sut des voisins qu'ils en étaient partis avec ses meubles il y avait déjà longtemps. Il retourne d'où il venait, et n'y trouve pas ce qu'il cherche. Il recourt sur ses pas, soupçonnant le malheur qui lui était arrivé ; il enfonce la porte de la chambre et n'y trouve que quelques méchants meubles de bois et quelque ferraille de cuisine, qu'on n'avait pas jugé

valoir la peine d'être emportés. Il s'en prit à sa barbe et à ses cheveux ; il se pocha les yeux de coups de poing ; il se mordit les doigts jusqu'au sang et fut tenté de se tuer, mais son heure n'était pas venue. Les plus malheureux se flattent toujours de quelque espérance. Il alla chercher ses fugitifs dans toutes les hôtelleries de Madrid et n'en apprit aucune nouvelle. Isidore n'avait pas été si sotté que de louer une charrette de retour : elle en avait pris une dans un logis voisin de Madrid et, afin qu'on ne pût se mettre sur ses voies, elle était convenue avec le charretier qu'il ne ferait point d'autre séjour dans la ville que celui qui suffisait à la prendre, elle, sa compagnie et ses meubles.

Plus las qu'un chien qui a couru un lièvre et l'a manqué, le pauvre gentilhomme revenait de courir les hôtelleries de la ville et des faubourgs, quand il trouva Marcelle tête pour tête. Il la prit à la gorge et lui dit : « Je te tiens, méchante laronnesse ; tu me rendras tout ce que tu m'as volé. » « Mon Dieu ! mon Créateur ! lui répondit la friponne sans se troubler, que je m'étais

toujours bien doutée que tout tomberait sur moi ! Écoutez-moi, mon cher maître, pour l'amour de la Sainte Vierge ; écoutez-moi devant que de me déshonorer. Je suis fille de bien et d'honneur par la grâce du bon Dieu, et le moindre scandale que vous me feriez donner à mon prochain me ferait un terrible tort, parce que je suis sur le point de me marier. Entrons dans l'allée de cette maison, et que votre Seigneurie m'écoute à loisir : je lui dirai ce que sont devenus sa chaîne et ses habits. J'avais déjà bien su que l'on m'accusait de tout ce qui s'était passé et je disais bien à ma maîtresse qu'il en arriverait ainsi, quand elle me fit faire ce qu'elle voulut que je fisse. Mais elle était maîtresse et moi servante. Ah ! que ceux qui servent sont misérables et qu'ils ont de peine à gagner un morceau de pain ! »

Dom Marcos avait peu de malice : les larmes et l'éloquence de la fausse Marcelle le disposèrent à l'écouter, et même à croire tout ce qu'elle lui voudrait dire. Il entra donc avec elle sous le portail d'une grande maison, où elle lui apprit



qu'Isidore était une vieille courtisane qui avait ruiné plusieurs personnes qui l'avaient aimée, et n'en avait pas profité, parce qu'elle était femme de grande dépense. Elle lui dit encore ce qu'elle avait appris d'Inez, qu'Augustinet n'était point neveu d'Isidore, mais une manière de filou, fils naturel d'une courtisane, et qu'elle le faisait passer pour son neveu pour se conserver quelque autorité entre les femmes de son métier et pour venger ses querelles. Elle lui dit que c'était à lui qu'elle avait donné la chaîne d'or et les hardes volées, et que c'était par son ordre qu'elle s'en était allée, la nuit et sans son congé, afin qu'elle fût seule soupçonnée d'une si méchante action. Marcelle dit à Dom Marcos toutes ces belles choses aux dépens de tout ce qui en pourrait arriver, pour se tirer seulement d'entre ses mains, ou peut-être pour s'acquitter dignement de la bonne coutume qu'ont tous ceux qui servent, de mentir toujours, et de dire de leurs maîtres ce qu'ils savent, et ce qu'ils ne savent pas. Elle conclut son plaidoyer par une exhortation qu'elle fit à Dom Marcos de

prendre patience, lui faisant espérer que ses hardes lui seraient peut-être rendues lorsqu'il espérerait le moins.

« Peut-être aussi que non, lui dit Dom Marcos de fort bon sens ; et il n'y a pas apparence que la traîtresse qui m'a volé mon bien et s'en est fuie revienne pour me le rendre. » Il conta ensuite à Marcelle tout ce qui lui était arrivé chez Isidore depuis qu'elle en était sortie. « Est-il possible qu'elle ait eu si peu de conscience ? lui dit la méchante Marcelle. Ah ! mon bon Seigneur, que ce n'était pas sans sujet que vous me faisiez grande pitié ! Mais je n'osai vous rien dire, car le soir que vous fûtes volé, pour avoir eu la hardiesse de représenter à ma maîtresse qu'elle ne devait pas toucher à votre chaîne, j'en fus traitée de fait et de parole, comme le bon Dieu sait. » « Voilà comme tout s'est passé, dit Dom Marcos, faisant un grand soupir, et le pis que j'y vois, c'est qu'il n'y a plus de remède. » « Attendez, l'interrompit Marcelle, je connais un habile homme de mes amis, et qui pourra bien être

mon mari, si Dieu veut, qui vous dira où vous trouverez vos gens comme s'il les voyait. C'est un homme admirable qui fait des diables tout ce qu'il veut. » Le crédule Dom Marcos la conjura de le lui faire voir, Marcelle le lui promit et lui dit qu'elle se trouverait le jour suivant au même lieu.

Dom Marcos y vint. Marcelle s'y trouva, et dit au pauvre homme que le Magicien dont elle lui avait parlé avait déjà travaillé à lui faire trouver ce qu'on lui avait volé, et qu'il ne manquait plus qu'une certaine quantité d'ambre, de musc et d'autres senteurs, dont il fallait faire des parfums aux démons qu'on voulait invoquer, qui étaient tous du premier ordre et des meilleures maisons d'Enfer. Dom Marcos, sans délibérer, mena Marcelle où l'on vendait des senteurs, en acheta ce qu'elle lui en fit acheter et lui en donna même ce qu'elle lui en demanda, tant il croyait lui être obligé de lui avoir fait trouver un Magicien.

La scélérate Marcelle le mena dans une maison de mauvaise mine, où, dans une salle

basse, ou plutôt cave nattée, il fut reçu par un homme en soutane, qui avait la barbe touffue et qui lui parla avec beaucoup de gravité. Ce vilain homme, que Dom Marcos regardait avec beaucoup de respect et de crainte, alluma deux bougies noires, les donna à tenir en chaque main au très effrayé Dom Marcos, le fit seoir sur un petit siège fort bas et l'exhorta, mais trop tard, à n'avoir point de peur. Il lui fit ensuite plusieurs questions sur son âge, sur sa vie et sur les hardes qu'on lui avait volées, et après avoir regardé dans un miroir et lu quelque temps dans un livre, il dit à Dom Marcos, qui se mourait de peur, qu'il savait bien où étaient ses hardes et les lui dépeignit les unes après les autres si exactement que Dom Marcos laissa choir ses chandelles pour lui sauter au cou. Le sérieux Magicien le blâma fort de son impatience et lui apprit que les opérations de son Art infallible voulaient beaucoup de flegme et de retenue ; il ajouta que, pour des actions moins étourdies que celle qu'il venait de faire, les démons avaient

quelquefois maltraité et même étranglé des hommes.

Dom Marcos pâlit à ces paroles et se remit sur son siège après avoir repris ses bougies. Le Magicien demanda les parfums que Dom Marcos avait achetés et la fausse Marcelle les lui donna. Elle avait été jusque-là dévote spectatrice de la cérémonie ; mais il la fit sortir, à cause, lui dit-il, que les Démons ne se plaisaient pas avec les femmes. Marcelle sortit en faisant une profonde révérence et le Magicien, ayant approché un petit brasier de cuivre, fit semblant de jeter sur les charbons allumés qui étaient dedans les parfums de Dom Marcos, et y jeta un soufre si puant, et qui fit une si épaisse et violente fumée que le Magicien, qui s'était imprudemment penché sur le brasier, en pensa être suffoqué. Il en toussa à se démonter la gorge, et avec un si grand effort que sa barbe touffue, qui n'était pas de son crû et qui était mal attachée, tomba et le découvrit à Dom Marcos pour le pernicieux Gamara.

Dom Marcos lui sauta à la gorge, la lui serra d'une force d'Hercule, criant au voleur d'une voix effroyable. La Justice passait en même temps par la même rue ; elle entra dans la maison d'où sortaient les cris effroyables qu'on entendait de bien loin, car Gamara, que Dom Marcos tenait à la gorge, criait aussi fort que lui. Les archers trouvèrent d'abord Marcelle, qu'ils arrêtèrent, et, ayant enfoncé la porte de la chambre magique, trouvèrent Dom Marcos et Gamara cramponnés l'un à l'autre et qui se vautraient par la place. Le Prévôt reconnut Gamara pour un homme qu'il cherchait il y avait longtemps et qu'il avait ordre de prendre comme un filou, un maquereau et un larron sur le tout. Il le mena en prison avec Dom Marcos et Marcelle, fit inventorier tout ce qui était dans la chambre et le fit mettre en sûreté.

Dom Marcos fut élargi sur la caution de son Maître dès le jour suivant. Il se porta partie contre Gamara et contre Marcelle, qui furent convaincus de lui avoir volé ses hardes,

qu'on trouva toutes entières entre celles qui avaient été inventoriées. On y en trouva beaucoup d'autres, les unes qu'il avait volées et les autres qui lui avaient été mises en gages, car il était aussi usurier. Quand il fut pris, il était sur le point d'épouser Marcelle, qui lui portait en mariage, outre les hardes qu'elle avait volées à Dom Marcos, une inclination à voler non moindre que celle de son futur époux, un esprit capable d'apprendre tout ce qu'il lui eût pu montrer, et même de le surpasser ; et un corps assez beau, sain et jeune, pour être souvent acheté, souvent livré et pour durer longtemps dans les fatigues du putanisme. La bonne cause de Dom Marcos, soutenue du crédit de son Maître, lui fit bientôt rendre tout ce qu'on lui avait volé. Gamara fut envoyé aux galères pour le reste de ses jours et Marcelle fut fouettée et bannie, et l'on trouva que l'un et l'autre avaient été traités favorablement.

Pour Dom Marcos, il n'était pas si aise de ravoir ses hardes et d'être vengé de Gamara et de Marcelle que désespéré de ce que le grand

fourbe n'était pas Magicien. La perte de ses dix mille écus l'avait presque rendu fou. Il allait tous les jours visiter toutes les hôtelleries de Madrid, et enfin il trouva des muletiers qui revenaient de Barcelone, qui lui dirent qu'ils avaient trouvé à quatre ou cinq journées de Madrid, une charrette chargée de hardes, de deux femmes et d'un homme, et qu'elle s'était arrêtée dans une hôtellerie à cause de deux mules qui étaient mortes aux charretiers pour les avoir trop pressées. Ils lui dépeignirent cet homme et ces deux femmes, et les marques qu'ils lui en donnèrent se rapportaient si bien à Isidore, à Inez et à Augustinet que, sans délibérer davantage, il s'habille en pèlerin et, ayant obtenu de son Maître des lettres de recommandation pour le Vice-roi de Catalogne, et de la Justice un décret contre sa femme fugitive, il prit le chemin de Barcelone, tantôt à pied, tantôt en mule, et y arriva en peu de jours.

Il alla droit au port pour s'y loger et la première chose qu'il vit en y arrivant, ce fut ses



coffres qu'on portait dans une chaloupe, et Augustinet, Isidore et Inez qui les allaient escorter jusqu'à un vaisseau qui les attendait à la rade, dans lequel ils s'allaient embarquer pour Naples. Dom Marcos suivit ses ennemis et se mit avec eux dans la chaloupe comme un lion. Ils ne le reconnurent point, à cause que son chapeau de pèlerin avait un bord d'une très vaste circonférence, et ils le prirent pour quelque pèlerin qui allait à Lorette, comme les matelots le prirent pour être de la compagnie d'Augustinet.

Dom Marcos, dans la chaloupe, pensa y mourir d'inquiétude, bien moins de ce qu'il allait devenir que de ce qu'allaient devenir ses coffres. La chaloupe cependant vogua vers le vaisseau et vogua si vite, ou plutôt Dom Marcos était si occupé après tout ce qu'il avait dans la tête qu'il se trouva sous le grand vaisseau lorsqu'il pensait en être encore bien loin.

On commença d'y faire monter les hardes, ce qui tira Dom Marcos de sa profonde rêverie, qui ne l'avait pourtant pas empêché d'avoir

toujours les yeux sur le plus cher de ses coffres, où était tout son argent. Un matelot vint prendre ce coffre pour l'attacher avec d'autres à une grosse corde qu'on tirait du vaisseau avec une poulie. C'est ici où Dom Marcos s'oublia : il vit lier son coffre près de lui, et ne branla pas, et enfin, le voyant déjà dans l'air, il se prit des deux mains à un des anneaux de fer qui servaient à le lever de terre, résolu de ne s'en séparer jamais. Et peut-être qu'il en fût venu à bout, car que ne fait point un avaricieux pour conserver son argent ? Mais par malheur le coffre se sépara des autres et, tombant à plomb sur la tête du malheureux, qui ne quitta pourtant point sa prise, il l'enfonça au fond de la mer ou, si vous voulez, à tous les mille diables.

Isidore, Inez et Augustinet le reconnurent dans le temps qu'il se perdit en la compagnie de leur cher coffre, dont la perte les fit plus pâlir que la peur du vindicatif Dom Marcos. Augustinet, enragé de tant d'argent perdu et peu maître de son premier mouvement, frappa

le matelot qui avait si mal lié les coffres d'un furieux coup de poing. Le matelot lui en donna un encore plus furieux et qui le fit choir dans la mer. Il se prit en tombant à la malheureuse Isidore, qui ne se prit à rien et ainsi accompagna son cher Augustinet, qui malgré lui accompagna Dom Marcos. Inez s'embarqua dans le vaisseau avec le reste des hardes, qu'elle mangea dans Naples en peu de temps et, après avoir été longtemps courtisane, mourut en courtisane, c'est-à-dire à l'Hôpital.

Chez le même éditeur

Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*

André Baillon, *Le Perce-oreille du Luxembourg*

Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*

Ambrose Bierce, *Le Club des parenticides*

Vicente Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*

Camillo Boito, *Senso*

Jacques Cazotte, *Les Mille et Une Fadaïses*

Joseph Conrad, *Des souvenirs*

Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer*

Paul-Louis Courier, *Lettre à Messieurs de*

*l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*

Stephen Crane, *Le Bateau ouvert*

Stephen Crane, *La Conquête du courage*

Eugène Dabit, *Un mort tout neuf*

Joseph von Eichendorff, *La Statue de marbre*

Hanns Heinz Ewers, *Tannhäuser crucifié*

Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*

Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*

Nathaniel Hawthorne, *L'Expérience du docteur*

*Heidegger*

E. T. A. Hoffmann, *Le Choix d'une fiancée*

Joris-Karl Huysmans, *En ménage*

Henry James, *L'Élève*

Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blanc*

Rudyard Kipling, *Le Perturbateur du trafic*

Rudyard Kipling, *Simple contes des collines*

Valery Larbaud, *Allen*

Pierre Mac Orlan, *Le Rire jaune et autres textes*

Herman Melville, *Le Grand Escroc*

Veijo Meri, *Une histoire de corde*

Gérard de Nerval, *Le Roi de Bicêtre*

Francisco de Quevedo, *El Buscón*

Jules Renard, *L'Écornifleur*

M. E. Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev*

Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*

Victor Segalen, *Un grand fleuve*

Robert Louis Stevenson, *Aes Triplex*

Robert Louis Stevenson, *Mendiants*

Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*

Ivan Tourguéniev, *Dimitri Roudine*

Ivan Tourguéniev, *Fumée*

B. Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*

Ramón del Valle-Inclán, *La Guerre carliste*